

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS En An. 10 fr. Six Mois. 5 » ENVOI FRANCO PAR LA POSTE Etranger. Port en sus	ADMINISTRATION Tout ce qui concerne l'Administration Abonnements, Articles d'argent Doit être adressé à M. A. ALRICY Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5	RÉDACTION Adresser les communications A M. COSTE-LABAUME, Directeur Cours Lafayette, 5, Lyon LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS	ANNONCES Fermier général . V. FOURNIER Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ Rue Confort, n° 14 LYON
--	--	---	--

FRANC-PARLER

Suivant la prophétie de M. Baragnon, France marche. Ce qui ne marche point, ce sont les idées politiques de ce même Baragnon, ce tapageur, dévoué à la défense du droit et de l'autel. Mis à la porte de la Chambre, il y a trois mois, il n'y rentrera plus. Soit que, lors des élections du 14 octobre, il eut trompé ses concitoyens par ses promesses fallacieuses, soit que ses vœux eussent opéré en sa faveur le miracle de la multiplication des bulletins, il a été abandonné dimanche dernier par ses électeurs, perdant d'un seul coup l'autre plus de trois mille voix. Quelle affreuse déception ! Est-il possible que la Providence inflige de pareilles épreuves à ceux qui font profession d'être complètement siens ?

M. Jules Amigues, M. de Saint-Paul et M. Rœderer sont aussi restés courts sur la liste électorale. Les échecs de ces personnages, qui se donnaient avant l'heure leur défaite une importance de manèges, sont particulièrement significatifs.

M. Jules Amigues, le candidat actif et triporteur par excellence, sorte de médium de la guerre sociale, dont l'angélisme allait du conservatisme le plus éternel à la démagogie la plus effrénée, exploitateur audacieux de la misère et de l'ignorance dans les classes ouvrières, fort des complaisances simultanées des cléricaux et des bonapartistes.

M. de Saint-Paul, l'un des instigateurs les plus hardis du 16 Mai, l'un des conseillers de l'Élysée les plus violents pendant la période néfaste qui oscille entre le 14 Octobre, pour lequel l'arrondissement de St-Girons était un fief auquel il se croyait invincible, tous les bons coins de la place étant occupés par des fonctionnaires de son choix.

M. Rœderer, le grand fabricant de campagne, maître de la fortune de sa circonscription, assis sur ses futailles et un aplomb de Bacchus.

Etaient ils indignés et menaçants, lorsque la majorité républicaine de la Chambre prononça leur verdict d'indignité ? Il est facile de voir aujourd'hui que leur indignation et leurs menaces n'étaient qu'une comédie.

Tous ces paladins de la coalition des vieux partis prétendaient s'imposer à la France pour la mettre au pas. Le suffrage des populations, du nord au midi, leur a crié : Allez vous asseoir ! Ils annonçaient qu'ils feraient se lever sur la France une aurore de paix, de justice et de prospérité universelle ; les électeurs, avec une unanimité remarquable, leur ont répondu : Allez vous coucher ! La démonstration de leur impopularité est cette fois complète.

Avec les Baragnon, les Amigues, les de Saint-Paul, les Rœderer, sont tombés mortellement, dans cette funèbre journée de dimanche, d'autres chevaliers notables de l'armée conservatrice, déjà si cruellement éprouvée aux précédentes batailles électorales.

L'évêque Freppel et ses chanoines pleurent l'air, l'espoir du diocèse d'Angers ; dans les Pyrénées, à Pau, les fidèles de M. le comte de Chambord portent le deuil de celui qui fut de Luppé ; dans les gorges des Alpes, les hiboux ont des cris sinistres autour du cadavre de M. de Prunières, et sur les bords de l'Océan, au Havre, la mort du jovial Dubois a répandu la consternation au sein des rares populations encore exemptes du virus républicain.

Nous passons sous silence les comparaisons, martyrs obscurs d'une cause perdue. En tout, quatorze meneurs des conspirations et intrigues réactionnaires dans les couloirs de la Chambre, que les gauches avaient prudemment invalidés, et que le suffrage souverain a décapités sans miséricorde !

Une telle déroute des adversaires de la République est d'un heureux augure pour l'avenir réservé à nos institutions. Tous ces héros de l'ordre moral et des urnes à double compartiment, battus à des majorités écrasantes, tandis que les trois ou quatre échappés à la débâcle générale ne doivent leur salut qu'à la

majorité de quelques centaines de voix, sont une preuve manifeste, en effet, des sympathies que s'acquiert de jour en jour le gouvernement de la République dans les départements les plus inféodés à la réaction, et de l'aversion croissante qu'inspirent partout les menées monarchistes et cléricales.

Au lendemain de la journée du 30 juin, où M. de Marcère affirmait au palais du Trocadero la volonté de la France de se soustraire à toute révolution nouvelle, celle du 7 juillet sanctionne dignement sa déclaration ; elle montre que le pays renonce à jamais aux entrepreneurs de salut social et aux restaurateurs de trônes vermoulus. Les 363, réduits par de coupables manœuvres à 320, sont remontés présentement à 373 et approcheront tôt ou tard du chiffre fatidique de 400. On ne pouvait espérer une meilleure justification des accusations portées contre les abus de pouvoir de ceux qui dirigèrent les opérations électorales du 14 octobre, un plus solide renfort de la majorité parlementaire déjà existante, un acheminement plus rapide vers la République définitive, fixe et indiscutable.

Tant pis pour les myopes qui ne veulent pas voir et les sourds qui ne veulent pas entendre ! Les journaux conservateurs ont beau crier à la pression officielle et à l'escamotage des urnes, et couronner de fleurs leurs candidats comme des victimes livrées en pâture au lion populaire. Leurs doléances et leurs lamentations resteront sans écho. Ils sont par trop naïfs, après les tours opérés par MM. de Broglie, de Fourtou et compagnie, de prétendre, comme ils le font, que les républicains ont abusé indignement « des prévarications de la candidature officielle. » Ces farceurs là apprécient la loyauté de leurs adversaires à la mesure de leur aune. Merci du procédé !

Plus qu'une étape à franchir ! le renouvellement partiel du personnel sénatorial, dans lequel la République compte encore pas mal de serviteurs de mauvais vouloir.

Il y a maintenant tout lieu d'espérer

que ce renouvellement s'accomplira au gré des vœux des vrais conservateurs et du véritable parti des honnêtes gens.

BARBIER.

FEUILLES VOLANTES

Les conseillers municipaux marseillais sont en train de commettre une grosse bévue. A l'instigation de leur collègue, M. Peytral, qui est pourtant un honorable négociant et un esprit sensé, ils ont projeté d'enlever la statue Beisunce de dessus son piédestal et de l'envoyer recevoir les hommages des croisés légitimistes dans un musée de la ville.

Les légitimistes jouent au légendaire évêque de la peste de 1720 le mauvais tour de l'associer à une manifestation politique illégale, et vian ! c'est la statue de l'évêque qui paie l'amende.

Nous espérons encore que la statue restera à sa place ; mais nous comptons aussi que, les années suivantes, l'administration municipale marseillaise, beaucoup plus vigilante, beaucoup plus énergique que cette fois-ci, ne tolérera point, le jour de la fête du Sacré-Cœur, le colportage des couronnes provocatrices.

Les ordre-moralistes, associés aux cléricaux, sont toutefois risibles à profiter de la circonstance pour se plaindre du vandalisme jacobin. Il n'y a pas bien longtemps qu'une statue de la République était mutilée à Dijon, et ce n'est point la main des républicains qui donnait les coups de marteau. Et puis, si par hasard Henri Dieudonné — une simple supposition — venait à reconquérir sa bonne ville de Paris, est-il bien certain que la colonne de Juillet et la statue du maréchal Ney resteraient tranquillement sur leur base ?

Avant Courbet, il y eut un marquis de Sombreuil qui chercha à renverser la colonne ! Pi donc !

Un peu plus de modestie et un peu moins de pudeur criarde s'érait bien aux cléricoroyalistes.

— 0 —

On a beaucoup parlé de la *Marseillaise* depuis la fête nationale du 30 Juin. C'est le chant à la mode, le chant du jour, et qui plus est, malgré les protestations officielles, le chant national.

Demain dimanche, ses strophes retentiront sur la butte Montmartre, entonnées à la fois par plus de 20,000 orphéonistes. Les échos d'alentour n'auront jamais rien entendu

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

TRIO DE BLAKBOULÉS

Baragnon. — Tiens, vous ici à Aix-les-Bains ?

de St-Paul. — Et vous, cher ami, par quel extraordinaire?... Est-ce que vous auriez des douches ?

Baragnon. — Ouff ! J'en ai reçu une, dit-il, qui compte !... Une petite contusion à la nuque.

de St-Paul. — Je comprends, le coup de la suffrage universel ..

Baragnon. — Ah ça ! de St-Paul, vous n'avez rien ? Notre situation commune, pourtant, n'est pas gaie !

de St-Paul. — Je ris du bout des lèvres. Vous saviez le flux de bile qui me monte à la tête ?

Baragnon. — Alors, votre médecin n'y a rien. C'est à Vichy qu'il devait vous en-

voyer. Les eaux d'Aix ne valent rien pour les malades de foie.

M. de St-Paul. — Imbécile ! Je parle au moral, et dans cet ordre d'idées il me semble que vous devriez mieux me comprendre.

M. Baragnon. — Quand l'ordre moral est atteint, l'ordre physique s'en ressent nécessairement. Il y a corrélation. Je maintiens ma première appréciation.

M. de St-Paul. — Vous parlez comme à la Chambre.

M. Baragnon. — Hélas ! Triste souvenir ! ce mot me bouleverse le ventre. (Se tenant l'abdomen avec les deux mains.) Ciel ! Quelles coliques !

M. de St-Paul. — Alors, votre place n'est pas ici. C'est à Plombières que vous deviez aller. Votre médecin est un Raspail, un âne bêté !

M. Baragnon. — Cher ami, trêve à la plaisanterie !

M. de St-Paul. — Je ne demande pas mieux ! Mais reconnaissez que c'est vous qui le premier...

M. Baragnon. — Pardon ! Et la douche Ce n'est pas moi qui en ai pris l'initiative !

M. de St-Paul. — Bon ! Voilà encore le langage de la Chambre ! Que Boileau avait raison de dire :

Chassez le naturel, il revient au galop.

M. Baragnon. — Le naturel c'est le vrai, et le vrai en ce moment, c'est que nous sommes blak-boulés, archiblakboulés.

M. de St-Paul. — Je ne dis pas le contraire.

M. Baragnon. — Quelle tuile !

M. de St-Paul. — Dites : quelle pile !

M. Baragnon. — J'en étouffe !

M. de St-Paul. — J'en enrage !

M. Baragnon. — A la bonne heure ! Nous voilà d'accord ! Et vous venez à Aix...

M. de St-Paul. — Comme vous sans doute, pour me distraire, pour fuir tous ces gueux de républicains qui me regardaient là-bas sous le nez...

M. Baragnon. — Et moi donc ! Etais-je embêté ? La France marche, la France marche, je n'entendais que ce refrain du matin au soir. Si je tenais tous ces républicains dans ma main, j'en ferais une bouillie !

M. de St-Paul. — C'est égal, je ne comprends pas votre échec !

M. Baragnon. — Et moi, je suis morfondu du vôtre !

M. de St-Paul. — Une circonscription où vous commandiez en maître...

M. Baragnon. — Un arrondissement où vous régnez en souverain...

M. de St-Paul. — Où vous disposiez de tous

les facteurs de la poste, vous changiez les garnisons à volonté...

M. Baragnon. — Où tous les fonctionnaires étaient vos amis d'enfance, tous les maires vos protégés...

M. de St-Paul. — J'avais bien quelques craintes.

M. Baragnon. — Je n'étais pas absolument sûr du résultat.

M. de St-Paul. — Pourtant, quand vous descendîtes de votre banc, à la Chambre, vous promîtes, en menaçant les gauches, que pas une voix ne vous manquerait au second tour du scrutin. J'admire votre fière assurance !

M. Baragnon. — La forme !

M. de St-Paul. — Et la réclame aussi, qui a manqué son effet !

M. Baragnon. — C'est cette canaille de suffrage universel, qui n'a ni principes, ni consistance...

M. de St-Paul. — Qui tourne sa culotte à l'envers, à chaque nouveau ministère ..

M. Baragnon. — Ô l'ignoble invention !

M. de St-Paul. — C'est une arme à double tranchant. Bien dirigée... Avouez que l'empire lui a fait faire merveille !

M. Baragnon. — L'empire, l'empire...

M. de St-Paul. — L'empire avait du bon !

d'aussi sonore, depuis le *Te Deum* monstre chanté jadis par les Normands sur la même colline.

Pourvu que les vibrations du sol ne fassent pas écrouler les fondements encore debout de l'église du Sacré-Cœur !

Le ministre Borel se bourrera vainement les oreilles de coton. Des notes de l'hymne guerrier, aux accents duquel le bataillon des Deux-Sèvres enleva une batterie de cinquante canons autrichiens à la bataille de Jemmapes, arriveront jusqu'à lui, et il comprendra peut-être que cet hymne a quelque droit d'être joué par les musiques militaires.

Les ordres d'interdiction qu'on lui attribue, s'ils existent, sont profondément regrettables. Comme le dit le proverbe, ce ne sont point les paroles, mais l'air qui fait la chanson, et l'air de la *Marseillaise* est assez crâne pour accompagner la marche du *zou-zou* français. Ses ordres courent d'ailleurs grand risque de ne pas être exécutés, car la *Marseillaise*, comme les chassapots, est capable de partir toute seule.

C'est la différence qui existe précisément entre ce chant patriotique et le général Borel lui-même, lequel ne *part* pas du tout... du ministère.

—o—

Encore de nouveaux infirmes, c'est-à-dire de nouveaux protégés de l'ordre moral, fonctionnaires de rebut, auxquels les ministres des jours de malheur accordent des rentes sur la caisse publique.

La commission du budget vient de découvrir toute une liste de ces éclopés, reniés à nos dépens, en vertu de décrets officiels, pendant la période du gouvernement du 16 mai.

Quand donc une bonne loi mettra fin à tous ces scandales de gaspillage et de népotisme ! que les ministres peu scrupuleux peuvent accomplir impunément, grâce à des attributions d'une légalité douteuse ?

—o—

La semaine dernière, un ancien ministre espagnol, M. Zorilla, a été arrêté à Enghien, où il habitait sous un nom supposé, et conduit à la frontière suisse sous une escorte de police.

On prétend, pour excuser cet acte d'hospitalité peu écossaise, que M. Ruiz Zorilla était sous le coup d'un arrêté d'expulsion, pris contre lui en 1877, à la requête du gouvernement espagnol.

Il est fâcheux que le ministre Dufaure se fasse l'exécuteur des mesures vexatoires consenties par M. de Fourtou et Cie contre la libre circulation des nationaux étrangers.

Qui sait ? C'est peut-être par une feinte calculée que la police de M. de Fourtou et Cie avait ignoré la résidence de M. Zorilla, et il serait singulier que l'indulgence d'un cabinet républicain ne fut pas à la hauteur de celle d'un cabinet qui était l'essence même du despotisme.

On nous parle souvent de République aimable, peut-elle l'être, sans pratiquer largement l'hospitalité envers tous ceux qui ne sont ni voleurs, ni assassins ?

—o—

Nous avons la ligue de la Paix, la ligue de l'Enseignement et autres ligues de ligues.

Il y avait place encore au soleil pour une nouvelle ligue, et c'est la ligue de *St-Maurice* qui s'annonce au public, ou plutôt qui forme ses cadres en se dissimulant le plus possible dans les couloirs des sacristies.

La ligue de *St-Maurice* enrôle des soldats pour un but qui n'est pas bien révélé encore, mais qui ne peut être l'amour de la République et des idées libérales. Elle leur donne pour chefs, parallèlement avec les officiers, des curés et des présidents de sociétés de *St-Vincent-de-Paule*.

En cas de guerre, les soldats suivront-ils la bannière de la ligue ou le drapeau du régiment ?

M. Borel, qui prohibe si bien la *Marseillaise* aux musiques militaires, serait bien avisé peut-être de surveiller les aumôniers

M. Baragnon. — La monarchie, appuyée sur le clergé, a des avantages que vous ne sauriez...

M. Jules Amigues. — Baragnon ! De *St-Paul* ! Que vois-je ! Quelle vision céleste !...

M. de *St-Paul*. — Est-ce bien vous, Amigues ? Vous, en blouse blanche ?

M. Jules Amigues. — Le costume de la bataille. Elle a été rude, allez !

M. de *St-Paul*. — Et vous êtes battu ?

M. Jules Amigues. — Comme vous, mon maître.

M. de *St-Paul*. — Et les rayons de votre soleil levant ?

M. Jules Amigues. — N'ont pas éclairé mes électeurs.

M. Baragnon. — Et votre mission de Jésus-Christ ?

M. Jules Amigues. — N'a pas été comprise par ces crétiens d'ouvriers et de paysans.

M. de *St-Paul*. — Touchez-là, brave cœur !

M. Baragnon. — Que je vous embrasse, belle âme !

M. de *St-Paul*. — Est-il possible que vous ayez échoué ! Quelle guigne ! Si au moins nous vous avions à la Chambre pour soutenir Paul et engueuler Gambetta !

M. Jules Amigues. — Mon échec vous étonne ! Une pression officielle épouvantable, les affiches

qui chantent aux soldats des airs de la ligue de *St-Maurice*.

Cette ligue sent l'internationale noire à plein nez.

LA FRANCE A BERLIN

En 1870, les agents de la police impériale, déguisés en bourgeois, s'époumonaient en criant sur les boulevards de Paris : A Berlin ! A Berlin !

Nous y sommes allés, en effet, à Berlin ; nous y sommes allés après les plus humiliantes défaites, après les désastres les plus sanglants, et c'est à la République à qui nous devons ce voyage inespéré. Nous y sommes allés, ni vaincus, ni vainqueurs, mais amis de tous nos voisins, membres d'un grand jury, apportant notre part égale de conseils pour le rétablissement de la paix en Orient.

C'est M. Waddington, notre ministre des affaires étrangères, qui a fait entrer la France dans la capitale allemande, et qui la représente là bas, au sein du congrès international, avec convenance et fermeté.

Il semble à première vue que tous les cœurs français, sans distinction de partis, devraient palpiter d'une douce émotion, en voyant tous nos malheurs réparés, notre prospérité rétablie, notre prestige à l'extérieur en train de se relever.

Allons donc !

Il y a autour de nous des mécontents, et des mécontents très grincheux je vous assure. La France déléguant à Berlin, sur le pied d'égalité avec le reste des puissances européennes, et attestant ainsi sa complète résurrection sous l'influence heureuse de ses nouvelles institutions, cela ne saurait convenir aux serviteurs des régimes déchus.

Depuis l'ouverture du congrès, les journaux conservateurs de Paris font de M. Waddington, siégeant à côté des représentants de la Russie, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, la plus grotesque caricature. On ne donne pas la parole à M. Waddington, on le met au bout de la table, on lui rit au nez, on lui fait des niches de toutes sortes. Lord Beaconsfield l'évite, le prince Gortschakoff lui tourne le dos et M. de Bismark ne lui offre jamais de plonger les doigts dans sa tabatière. Inutile d'énumérer toutes leurs rengaines, aussi sottes qu'odieuses.

A la bonne heure ! excellents Français de l'ordre moral, parlez-nous des diplomates de l'empire, pour ne pas remonter plus haut, parlez-nous de ces fins limiers dressés dans les salons et les vestibules des Tuileries, voire dans les coulisses des théâtres subventionnés par l'Etat ! Parlez-nous des Walewski, des Lavalette, des Mercier, des Benedetti, des Emile Ollivier, de ces grands négociateurs qui se jouèrent de M. de Cavour et de M. de Bismark, et qui firent la gloire de la France !

Les honnêtes conservateurs de la *Gazette de France* et du *Pays* sont humiliés du peu de prestige de notre représentant à Berlin. Ils ont des larmes dans les yeux et le désespoir au cœur, en voyant que la France ne compte plus parmi les nations comme au temps du roi Soleil et des empe-

déchirées, les colporteurs intimidés, les instituteurs embrigadés, les urnes fraudées, les gendarmes par-ci, les commissaires par-là...

M. Baragnon. — Absolument comme chez moi !

M. de *St-Paul*. — C'était bien pis à *St-Girons* !

M. Jules Amigues. — J'ai écrit à de Marcère, pour me plaindre ; il ne m'a pas répondu.

M. de *St-Paul*. — Ne m'enviez pas sa lettre. De la blague, rien que de la blague !

M. Baragnon. — Déclaration de neutralité pour les journaux ; instructions secrètes pour les préfets toutes contraires. Telle est la loyauté républicaine !

M. Jules Amigues. — Je ne pouvais pas faire un pas sans être suivi d'un mouchard.

M. de *St-Paul*. — C'est une infamie !

M. Baragnon. — C'est la corruption organisée !

M. Jules Amigues. — On a donné ordre aux cabaretiers de me refuser le gîte. Je ne savais pas ou reposer ma tête.

M. de *St-Paul*. — Une ressemblance de plus avec le Fils de l'Homme.

M. Baragnon. — Et vous avez avalé le calice jusqu'à la lie ?

M. Jules Amigues. — Ma passion a été complète !

M. Baragnon. — Honneur à vous ! Vous êtes un véritable crucifié !

reurs Providence. Ah ! nous fûmes bien plus prépondérants et bien plus respectés au congrès de Vienne ! Notre épée pesait autrement dans la balance des destinées de l'Europe au lendemain de Sedan ! Nous jouerions un rôle bien plus considérable, si nous n'étions pas en République !

On ne sait s'il faut rire de ces fanfaronades ou s'il faut s'en attrister. Comment peut-il se rencontrer chez des français, jouissant du sens commun, si peu de loyauté et si peu de patriotisme ?

Quoi qu'ils disent, la France est aujourd'hui à Berlin et elle y est à son honneur. C'est elle qui, par l'organe de M. Waddington, a assuré désormais le respect de la liberté de conscience sur les rives du Danube et a fait entendre des paroles d'intérêt en faveur des aspirations de la Grèce. C'est peu, sans doute, au point de vue de la solution juste et définitive de la grande question d'Orient, mais c'est assez pour la constatation de notre influence extérieure, c'est beaucoup même dans la situation délicate que nous ont faite les catastrophes récentes, où nous avons failli sombrer.

Certes, l'œuvre du congrès, telle que la font pressentir les derniers télégrammes, n'excite point notre admiration et ne nous berne d'aucun espoir sérieux pour la pacification durable des régions voisines des Balkans. On est allé au plus pressé : à la paix. La paix obtenue, au prix du mécontentement de la Roumanie, de la satisfaction incomplète de la Serbie et de la Grèce et d'un nombre important de trappes mal déguisées, durera ce que durent les replâtrages et les compromissions.

Où l'honneur de la France est-il toutefois atteint par ces délibérations solennelles, aboutissant à des conclusions qui ne préparent point une ère de tranquillité éternelle en Orient et ne satisfont point absolument la justice ?

Les ennemis de la République seraient bien embarrassés pour le dire.

La signature que M. Waddington va donner à l'œuvre collective des diplomates réunis à Berlin est une signature de complaisance. En réalité, ce sont la Turquie, la Russie, l'Angleterre et l'Autriche qui discutent leurs intérêts. Dès qu'elles tombent d'accord, et que nous avons fait entendre nos conseils d'humanité et de justice, notre mission est finie et suffisamment justifiée.

Nous n'avons plus la prétention de régenter l'Europe par nos remontrances, ni de la housculer à la pointe de l'épée. La République inaugure le véritable règne de la paix et du travail. Nous ne nous sentons nullement humiliés par ce nouveau rôle que s'impose la France, et M. Waddington n'a point fait choir notre dignité en imposant à son attitude des limites de prudence et non d'effacement.

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

M. Waddington a fait son devoir à Berlin. Grâce à lui, il y a eu un peu de modération dans ces discussions acharnées, où chaque intéressé n'apportait pour ainsi dire que l'âpreté de ses ambitions personnelles.

Grâce à lui aussi, la République française a reçu la consécration officielle de toutes les puissances d'Europe.

M. Jules Amigues. — Entre deux larrons... que voici !

M. Baragnon. — Et vous allez de ce pas ?

M. Jules Amigues. — Au sanctuaire de N.-D. de la Salette, histoire d'accomplir un *ex-voto*.

M. Baragnon. — Sous cet accoutrement ?

M. Jules Amigues. — Qu'importe ! j'ai une lettre de Mgr Dupanloup pour les révérends Pères.

M. de *St-Paul*. — C'est Dupanloup aussi qui doit faire un nez ! Que le hasard ne nous l'amène-t-il pour nous donner un conseil !

M. Jules Amigues. — Nous avons joué notre dernière carte. Il n'y a plus que la Providence qui peut nous sauver !

M. de *St-Paul*. — Vous avez raison, Dieu n'abandonnera point la fille aînée de l'Eglise !

M. de *St-Paul*. — Les miracles !... hum !... c'est chanceux.

M. Baragnon. — Vous avez plus de confiance dans les coups d'Etat ?

M. de *St-Paul*. — C'est moins aléatoire.

M. Jules Amigues. — Mes anciens, venez avec moi à la Salette ; ça vous distraira. Vous avez des figures !...

M. de *St-Paul*. — Peuh ! effet matinal de la bile !

M. Baragnon. — Bah ! un peu de coliques par suite du changement d'air !

Que les conservateurs le tournent en ridicule, à leur aise ! Peu nous importe !

La France est allée honorablement à Berlin, et c'est la République qui l'y a menée.

Nous comprenons que les monarchistes et les impérialistes coalisés en crévent de dépit !

L'ÉLECTION DE L'ISÈRE

Parmi les luttes électorales qui ont eu lieu, dimanche dernier, dans les divers départements, celle de l'Isère a offert un caractère particulier, digne, ce nous semble, de quelques réflexions.

Là, il n'y avait point de candidat de la protestation. Les idées libérales dominent dans l'esprit des populations dauphinoises, et il n'y a plus de chance de succès nulle part pour les hommes politiques réactionnaires, même les plus huppés. Les journaux conservateurs de Grenoble se coaliseraient en vain avec les présidents des sociétés cléricales et avec les pères de La Salette pour faire élire un simple conseiller général.

Aussi personne ne s'était levé dans les rangs des ennemis de la République, pour briguer le siège de député, laissé vacant par la mort de M. Paul Breton. Il y avait compétition simplement entre deux républicains, M. Vogeli, rédacteur en chef depuis neuf ans du *Réveil du Dauphiné*, et M. Guillot, avocat, tous les deux conseillers généraux.

La compétition des sièges électoraux est chose toute naturelle, quand cette compétition n'est point un danger pour le triomphe du drapeau sous lequel se rangent en même temps les candidats compétiteurs. Elle est d'autant plus juste, qu'il est souvent bien difficile de reconnaître au préalable celui des candidats qui a la préférence réelle de la majorité des électeurs, même à l'aide de réunions de délégués. D'ailleurs, pourquoi la minorité des électeurs républicains n'aurait-elle pas le droit de présenter un candidat qui, après explications, est capable de réunir la majorité des suffrages ?

Donc, à M. Vogeli, candidat adopté par une réunion de délégués tenue à Pont-de-Claix, des électeurs indépendants avaient opposé M. Guillot, leur compatriote, qui leur paraissait plus méritant ou qui, tout au moins, avait leurs sympathies personnelles. Et c'est M. Guillot qui l'a emporté à une majorité de 1,600 voix, sur 11,000 votants.

Au milieu de la mêlée, qui a été chaude, aussi chaude qu'entre des adversaires de partis, les partisans des deux candidats rivaux se sont laissés entraîner mutuellement à des accusations regrettables. On s'est jeté des deux côtés à la tête les pavés du *cléricisme* et de l'*opportunisme*. Nous ne savions pas ces braves dauphinois si pétulents et si inflammables. Ce serait à les confondre avec des Marseillais, si le fait que nous relevons n'était pas essentiellement accidentel. Ah ! comme on a dû rire dans les coteries clérico-bonapartistes !

Ceci n'est qu'un manque de généreuse confraternité. Après tout, nous aurions peut-être tort de demander que des compétiteurs, même républicains, se ménagent l'un l'autre et n'amuse point la galerie. L'essentiel, c'est que la galerie rie jaune après la nomination du député républicain.

Mais voici qui nous paraît moins conforme aux principes de la libre manifestation du suffrage populaire.

La veille du vote, la plupart des députés et sénateurs de l'Isère sont intervenus dans la lutte électorale en faisant une déclaration en faveur de M. Vogeli, aujourd'hui le candidat battu, comme si les électeurs devaient commettre une faute en lui préférant M. Guillot.

Bien mieux, on a fait parler M. Paul Breton, du fond de sa tombe, et on lui a fait déclarer que M. Vogeli était son successeur agréable, très-agréable, comme si le

M. Jules Amigues. — On vous prendrait pour des décaisés !

A la Salette ! à la Salette ! vous dis-je.

M. Baragnon. — Non ; je préfère me rendre à la Grande Chartreuse. Là, dans le cloître silencieux...

M. Jules Amigues. — Vous rêverez aux vanités de la politique. — N'allez pas vous faire chartreux ? Pas de bêtise, hein ! — Et vous M. de *St-Paul* ?

M. de *St-Paul*. — Moi, je retournerai à Paris.

M. Jules Amigues. — Reprendre le fil de vos intrigues autour de l'Elysée. Parfait !

M. Baragnon. — Adieu, apôtre !

M. de *St-Paul*. — Au revoir, chevalier du devoir !

M. Jules Amigues (haut). — Je prierais pour vous, chers collègues. (Bas) — Quelles mines allongées ! Nous sommes f... us ! En route tout de même pour la Salette ! Si je puis accrocher un sac aux Révérends Pères...

mandat législatif était un bien transmissible par hérédité.

Ne se dégage-t-il point de ce procédé, digne de figurer dans le manuel des classes dirigeantes, une odeur, bien légère si l'on veut, mais enfin une odeur de manœuvre de la dernière heure et de pression officielle ?

MM. les députés et sénateurs, recommandant *in extremis* la candidature de M. Vogeli, ne sont-ils pas quelque peu atteints dans leur prestige par la préférence que le corps électoral a donné à M. Guillot ?

Il y a eu certainement une maladresse commise. Nous ne la signalons que parce qu'il est à souhaiter qu'on ne retombe plus dans la même faute, et que la vérité est surtout bonne à dire à ses amis.

Nous aurions été satisfait du succès de M. Vogeli, comme nous applaudissons au triomphe de M. Guillot. Il est fâcheux que par suite d'imprudences et d'entraînements irréflectifs, les 11,000 électeurs républicains de l'Isère, qui ont pris part à la lutte électorale de dimanche dernier, aient été obligés de se diviser en vaincus et en vainqueurs, et que leur union démocratique ait reçu une légère secousse.

M. Vogeli a accepté bravement sa défaite. M. Guillot ne triomphera point de son succès. On nous assure que tous les électeurs républicains de leur circonscription fraterniseront entre eux comme par le passé. Alors, tant mieux ! tout est bien, qui finit bien !

PETITS PAQUETS

« Ce que c'est que la puissance de l'habitude ! Un fumeur, privé de tabac, est bien malheureux ! Un viveur, privé de petits soupers, est bien malheureux ! Mais, un candidat seize-mayeur, privé de l'affiche blanche, est encore bien plus malheureux ! C'est ce qu'il y a de plus malheureux dans le monde ! »

M. de Saint-Paul, l'ex-candidat de M. de Fourtou à St-Girons, se trouvait dans ce cas aux élections de dimanche dernier. Comment se faire reconnaître des électeurs campagnards qui ont l'habitude de voter pour le gouvernement ? ...

Il était au désespoir. Voici quel fut son stratagème. Il écrivit une lettre à M. de Marcère pour se plaindre de l'intervention administrative dans la lutte électorale. M. de Marcère lui répondit immédiatement que la neutralité qu'il avait prescrite serait respectée.

Le loyal ministre ne s'est pas douté qu'il tombait dans un piège tendu par M. de Saint-Paul.

Celui-ci a fait afficher de grands placards, où il affirmait son influence sur tous les fonctionnaires du département et contenant la lettre ministérielle en caractères minuscules, avec la signature flamboyante : « De Marcère, ministre de l'intérieur »

L'équivalent de l'affiche blanche était trouvé ! Nous recommandons la rouerie de M. de Saint-Paul aux amateurs du jeu des « combles. »

Vous connaissez la scie montée par quelques feuilles patriotes pour nuire auprès des imbéciles au prestige de la République. Elles ont dans leurs colonnes un article spécial, qu'elles intitulent « l'ère de prospérité », et où elles accumulent chaque jour des nouvelles de province, qui accusent partout une profonde détresse.

Sous l'empire et les proconsuls de MM. Buffet et de Fourtou, « l'ère de prospérité » n'aurait pas paru deux fois de suite et aurait conduit ses inventeurs sur les banes de la police correctionnelle. Mais la République est bonne fille ; elle ne craint pas les mauvaises langues.

Mauvaises langues, en effet, les compilateurs de « l'ère de prospérité. » Un jour ils annonçaient que l'usine Cail, la grande usine parisienne de construction venait de renvoyer 4.500 ouvriers. M. Cail a écrit que la nouvelle était complètement fautive. Un autre jour, on a publié que le stock des charbonnages de Bourges était considérable et qu'on allait suspendre les travaux dans plusieurs puits. Or, il n'y a pas une mine à Bourges.

Mentez ! Mentez ! bons conservateurs, il en reste toujours quelque chose : votre confusion !

M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, se propose de faire aller à l'exposition 1,000 instituteurs, à l'aide des 100,000 fr. alloués par la Chambre à cet effet.

Le problème nous paraît bien difficile à résoudre, à moins que les instituteurs soient expédiés à Paris par les trains de marchandises, et que les économies des lycées où ils seront reçus, les nourrissent de lentilles et de carottes.

Trippis, lentillis atque carottis.

La perdue Albion n'a pas manqué son coup. Elle a pris sa part du gâteau, et, par excès de précaution, elle se l'est octroyée d'avance.

Dame ! John Bull ne fait rien pour rien ; c'est sa politique traditionnelle, et, quand il coopère à une œuvre quelconque, on peut prévoir qu'il s'écriera : « Ça va, que donnez-vous ? »

Cyprus sera une station anglaise, comme Malte Gibraltar. L'orgueil britannique sera surtout satisfait. Quant au prestige moral... hum !

Un lord anglais a dit :

« Partout où je vais, un grand appétit me précède et de grands bagages me suivent ! »

La perdue Albion peut inscrire ces paroles sur son pavillon.

A l'occasion des pertes douloureuses que le parti conservateur a éprouvées dimanche dernier en la personne de ses plus chers candidats, nous avons reçu des lettres de faire part pleines de détails navrants.

Nous croyons devoir, par respect pour de si grandes infortunes, prendre le deuil. Pendant trois jours la Renaissance ne recevra aucune communication et ne payera aucune facture.

Nous engageons nos lecteurs à se mortifier aussi à cette occasion, et à se priver, par exemple, pendant trois jours, de la lecture de la *Défense* et du *Pays*.

Puisse ces *tridiums* empêcher désormais les mauvais es élections et arrêter les pluies désastreuses !

LE PAVILLON DE LA PRESSE

On a inauguré brillamment le pavillon de la presse à l'Exposition universelle.

Speech de M. Janicot, président du syndicat de la presse parisienne ; toast de M. Spuller, rédacteur de la *République française* et député de Paris ; réponse de M. Georges Berger, directeur des sections étrangères à l'Exposition ; lunch final, etc., etc.

C'est très-bien, et nous applaudissons de bon cœur à cette création. Pour venir un peu tard, le pavillon de la presse n'en rendra pas moins d'utiles services aux rédacteurs et correspondants de journaux. Mais est-ce là tout ?

N'y avait-il pas possibilité de tirer de la presse un parti plus avantageux au point de vue du succès de l'Exposition ?

Sans doute le « bazar Krantz » ne manque pas d'objets susceptibles de piquer la curiosité : l'orchestre des tziganes, la collection du prince de Galles, l'aquarium, le musée anthropologique, etc., etc., (voir le catalogue).

Mais à ces merveilles d'exhibition, il était possible d'en ajouter une de plus, et cela dans le pavillon de la presse

Quel succès n'aurait pas obtenu une salle qui aurait montré, réunies sous l'œil du visiteur, les curiosités dont voici une faible énumération :

La collection des canards du *Constitutionnel*, depuis et y compris le grand serpent de mer qui dévora plusieurs navires aux temps lointains de Louis-Philippe et de la pâte Regnault.

Un choix de terreurs à l'usage de la *Patrie* : terreur blanche, spectre rouge avec le ressort inventé par Romieu.

La petite correspondance du *Figaro*, avec un recueil de formules à l'usage des personnes de l'un et de l'autre sexe. (Rien de M. Albert Wolff). Un album de photographies serait l'auxiliaire indispensable de ce précieux formulaire. On y verrait la dame du meilleur monde qui demande 5,000 fr. pour faire le bonheur de quelqu'un, le jeune homme accompli, toutes ses dents et pas de corset, qui offre de se mettre au service d'une vieille dame riche. Dans une annexe, le *Figaro* installerait une collection de petits *fours* aussi nombreuse que variée : les articles de Léon Chapron, les impressions de voyage en Algérie de Saint-Genest, l'esprit d'Albert Wolff, la bonhomie de Villemessant, les portraits de S. S. le Pape, de l'inventeur de la Revalessière, de Vera Sassoulicht et du schah de Perse.

Un choix de primes du *Gaulois*. Depuis longtemps, les montres en fer-blanc données (?) en prime par la boutique d'en face et qui avaient constitué pour les caissiers du *Figaro*, un si joli boni, ces montres troublaient de leur tic-tac endiablé le sommeil d'Edmond Tarbé. — *Anch'io son pittore*, s'écria-t-il un jour. Et moi aussi je trouverai ma prime ! Et il offrit aux nouveaux abonnés du *Gaulois*, non pas le vulgaire vin de Zucco, qui constitue presque toutes les économies des princes d'Orléans, mais en vins de Roussillon une bouteille de chaque qualité, total cinq bouteilles. Le nez cardinalesques de Ratapoiil a dû en frétiller de joie, en bourgeonner de plaisir. Malheureusement Ratapoiil n'a pas le sou, et la nouvelle prime du *Gaulois* lui reste pour compte. A vrai dire il s'y attendait.

Une hotte d'ordures ramassées dans les bureaux du *Pays*. Le journal de Paul de Cassagnac, chacun sait ça, a la spécialité des expressions malpropres. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, il a depuis longtemps enfoncé Louis Veillot, le père incontesté des chiffonniers de la littérature.

Nota bene. On ne passe devant la hotte du *Pays* qu'en se bouchant le nez.

Spécialité de mensonges du *Français*. Basile s'est fait journaliste et collabore au journal de Beslay fils. Un écrivain avertit charitablement de ne pas flâner dans ces parages ; on n'aurait qu'à être mordu par quelque vipère.

Collection de nez à l'usage de la rédaction du *Moniteur universel*. Tous les appendices nasaux sont ici représentés, depuis celui d'Hyacinthe, en passant par les faux-nez, jusqu'aux nez que les élections du 14 octobre ont fait s'allonger démesurément.

Un bouquet d'orties figurant les rédacteurs de l'*Univers* et de la *Défense*. Louis Veillot sera représenté spécialement par un vieux manche à balai hors d'usage.

Outre les collections générales, spéciales à chaque journal, il y aura encore des quantités innombrables de clichés, racontars, potins, fausses nouvelles, faits divers, premiers-Paris, feuilletons, bons mots, calembours, mots de la fin et des tas considérables de nouvelles à la main n'ayant été retapées tout au plus qu'une cinquantaine de fois.

Sans prendre à cette exposition une part aussi active que la presse parisienne, la

presse départementale n'y restera pas étrangère.

La Renaissance, ancienne *Mascarade*, pourra y envoyer quelques ukases de l'ancien proconsul de Lyon, le fameux Ducros.

Le *Don Quichotte* de Bordeaux exposera le clysompe que M. de Tracy saisit un beau jour à la gare, en destination pour Paris, et qu'il serra dans ses bras avec une vigueur à l'en faire éclater.

Le *Journal du Loiret* fournira pour son contingent un chapitre inédit des mémoires du comte d'Harcourt intitulé : *De l'influence des voyages pour former l'esprit et les manières*.

On le voit par ces quelques indications, l'exposition de la presse, comprise comme nous l'entendons, ne manquerait pas d'un certain charme. Nous espérons que M. Krantz ne laissera pas tomber cette idée dans le grand bassin du Trocadéro.

LES ASSOMMÉS DU 7 JUILLET

L'invalidé SAINT-PAUL

Le bonapartiste Saint-Paul
Ne croyait pas à sa défaite ;
Il menait tout par le licol
Le bonapartiste Saint-Paul.
Maintenant qu'il touche le sol,
La France entière est satisfaite.
Le bonapartiste Saint-Paul
Ne croyait pas à sa défaite.

L'invalidé Jules AMIGUES

Jules ! le sort en est jeté,
Ta blouse n'est plus qu'une veste,
Puisque Cambrai t'a rejeté,
Jules ! le sort en est jeté,
D'un parti désorienté
Cassagnac est tout ce qui reste.
Jules ! le sort en est jeté,
Ta blouse n'est plus qu'une veste.

L'invalidé RØDERER

Røderer voulant trop mousser
Ne fut pas prophète en Champagne ;
A Versailles pour se hisser
Røderer voulant trop mousser,
Mais il se reste pour chasser
L'ennui, si le dépit le gagne.
Røderer voulant trop mousser
Ne fut pas prophète en Champagne.

L'invalidé DELAFOSSE

Félicitons le Calvados
Qui n'a pas voulu Delafosse,
Les électeurs avaient bon dos.
— Félicitons le Calvados
Qui, disait l'*Ordre* en son pathos,
Tire l'Empire de la fosse.
— Félicitons le Calvados
Qui n'a pas voulu Delafosse.

L'invalidé FAIRÉ et l'élu MAILLÉ

Angers n'étant pas à Fairé,
Sous un puissant Maillé résonne,
De Falloux était atterré.
Angers n'étant pas à Fairé,
Mais Fairé parut affairé,
On rend au repos sa personne.
Angers n'étant pas à Fairé
Sous un puissant Maillé résonne.

L'invalidé BARAGNON

Baragnon est sur le carreau,
De Fourtou perd son partenaire,
L'ordre moral tombe à zéro,
Baragnon est sur le carreau.
Hélas ! loin du Trocadéro
S'éteindra sa voix de tonnerre.
Baragnon est sur le carreau,
De Fourtou perd son partenaire.

THEATRES

Célestins. — On a justement reproché à M. Sardou d'avoir emprunté un peu à tout le monde, sauf à sa propre imagination, les sujets de la plupart de ses comédies. Lui-même s'en est faiblement défendu, et dans certains cas s'en est vanté. Cette fois avec les *Bourgeois de Pont-Arcy*, au lieu de prendre son bien chez les autres, il a trouvé plus commode de se recopier et de piller son propre fonds. *Nos bons Villageois* surtout lui ont fourni des scènes entières, presque des actes ; Vauquelin des *Ganaches* lui a donné Brochat, Léchard est une parodie de Sulpice de *Séraphtne*, etc... Presque tous les personnages, revus, corrigés ou augmentés, sont de vieilles connaissances pour nous.

Il n'y a de neuf dans l'ouvrage que l'intrigue qui sert d'assaisonnement à la prétendue peinture des mœurs des petites villes que M. Sardou a eue pour but. Or, nul n'ignore que cet auteur dramatique, comme peintre de mœurs ou de caractères, a la touche lourde ; ses personnages dépassent l'exagération tolérée et nécessaire au théâtre. Ses portraits deviennent des caricatures ou des charges frisant le grotesque presque toujours. M^{me} Cotteret par exemple et ses deux filles appartiendraient plutôt à l'opérette, et à l'opérette bête, qu'à la comédie de bon aloi, et ces types, soi-disant comi-

ques, figureraient mieux dans le répertoire de Guignol que dans l'œuvre d'un académicien.

En somme, ces « bourgeois » ne sont pas plus vrais que les « bons villageois » d'il y a douze ans, ou les « benoîtions » d'il y a quinze ans. Au reste, M. Sardou n'a probablement jamais visé aussi haut qu'on a voulu le croire ; son ambition s'est bornée, croyons-nous, et se borne à fabriquer des pièces pouvant intéresser et amuser par leur actualité ou l'habileté de leur charpente, et plaire assez au public pour être jouées souvent dans un temps limité, en rapportant de gros droits d'auteur. Aussi le théâtre de cet heureux dramaturge est-il destiné à vieillir vite et à sentir le mois promptement. En dehors des *Pattes de Mouche* et des *Intimes* peut-être, les autres comédies sont à peine supportables maintenant, tandis que le vigoureux talent d'Augier a imprimé à *l'Aventurière*, à *Maître Guérin*, au *Fils de Giboyer* un cachet de longévité qui rend ces œuvres presque aussi vivement intéressantes qu'à leur création.

M. Sardou, s'il ne sait peindre des caractères ou des mœurs, s'il rapetisse ses héros au lieu de les grandir, possède du moins, aux yeux du public, le mérite de suivre la mode et d'habiller ses personnages au goût du jour. Réactionnaires sous l'empire, ses pièces prennent une allure libérale sous la République ; sa politique suit les événements. Ainsi les *Bourgeois de Pont-Arcy* devant concorder avec le 14 octobre, il a eu le soin d'agrémenter ses scènes d'élections de députés, de fonctionnaires en tournées, de préfets dégoûtés, etc... Eh bien, tout cet amalgame a déjà perdu de l'actualité aujourd'hui et semble vieux de dix ans. Jugez ce qui pourra rester de tout cela d'ici à six mois, étant donné que ces péripéties électorales constituent pour ainsi dire le fond de l'ouvrage et sont des accessoires très-importants à l'action principale.

L'intrigue, disions-nous, est neuve, mais elle est invraisemblable et immorale. L'habileté de l'auteur consiste à l'avoir fait durer deux actes et demi, alors que le spectateur se demande comment le dénouement ne suit pas immédiatement son début. Le baron de Saint-André, que sa femme et son fils Fabrice pleurent comme le meilleur des époux et le plus vertueux des pères, n'a été qu'un vulgaire farceur qui a compromis une jeune personne dont il a eu un enfant, et à laquelle il a acheté un fonds de lingerie. Or, Marcelle, la lingère en question, vient, à la veille du mariage de Fabrice, lui apprendre, chez lui, à la grosse nuit, qu'il a un petit frère, mais qu'il lui manque cinquante mille francs pour payer son fonds. Cette scène entre le jeune homme et la maîtresse de son père, a selon nous, un côté pénible et répugnant qui se prolonge jusqu'au dénouement et même au-delà, lorsque Fabrice surpris avec Marcelle, s'accusant son séducteur et l'auteur de sa progéniture, supporte la rupture de son mariage avec sa cousine Bénédictine et les avanies des bourgeois de Pont-Arcy, plutôt que de démissionner sa mère sur la fidélité de son père. Bien mieux, il accepte sans mot dire les reproches de celle-ci, qui veut l'obliger à réparer des torts imaginaires envers Marcelle, en le forçant à épouser celle qui lui prétend avoir séduit. On sent tout ce que cette situation absurde a de pénible pour le spectateur qui pardonne avec peine à Fabrice son amour filial, quand il y a dix moyens pour un de laisser éclater son innocence, et de concilier les choses de telle sorte que M^{me} Saint-André conserve le respect de son mari.

Il est vrai que si Fabrice se disculpait de suite, il n'y aurait plus de pièce du tout et cela ne ferait point l'affaire de M. Sardou, ni de l'oncle Brochat qui finit par tout arranger, à la satisfaction presque générale, sauf à celle du feu baron, dont les farces sont dévolées *urbi et orbi*.

Cette faiblesse d'une intrigue qui commence juste au milieu du 3^e acte, est-elle rachetée par l'intérêt des hors-d'œuvre qui l'entourent ? Oui et non. Sans doute les *Bourgeois de Pont-Arcy* occupent toute une série de scènes et de personnages assez nombreux qui gravitent autour des héros et maintiennent l'attention du public. Il y a des épisodes amusants à côté de scènes longues et ennuyeuses, des mots spirituels, des réparties assez vives à côté de banalités désagréables. — bref, un ensemble de cinq actes qu'on entend sans grand plaisir comme sans grand ennuï, et qui constituent l'ouvrage le plus faible jusqu'à ce jour de Sardou, sans en excepter *Dora*.

L'interprétation est très-largement suffisante ; même elle laisse peu à désirer, sauf en ce qui concerne M^{me} Richer (M^{me} Cotteret) et M^{me} Choley (Marcelle), bien froide et bien insignifiante. Ajoutons que M^{me} Choley remplace momentanément M^{me} Dorsay indisposée.

L'honneur de l'exécution appartient à MM. Gerbert et Dalbert. Celui-ci, plein de bonhomie, de rondeur et de naturel dans le personnage de Brochat, celui-là jouant Fabrice avec une chaleur, un élan et une vérité d'allures et d'expression qui font honneur à son si sympathique talent.

MM. Belliard, Marchetti et Delorme tirent également le meilleur parti des rôles qui leur sont échus. M^{lle} Montbazou (Bénédictine) a partagé le succès de M. Gerbert au 4^e acte et e mérite ; mais qu'elle se garde d'être toujours la même et d'abuser des mêmes gestes et des mêmes intonations. Nos compliments à M^{me} Leriche, qui nous fournit rarement, par malheur, les occasions d'applaudir sa diction intelligente et son jeu sobre et piquant à la fois. M^{me} Verteuil s'efface un peu trop comme personnage et beaucoup trop comme toilettes. On a peine à se la figurer comme une des élégantes de Pont-Arcy.

Pour la débutante, M^{me} Gabrielle Palyard, chargée du rôle de M^{me} de Saint-André, il est hors de doute qu'elle dit nettement et posément, mais sa voix ne porte pas et donne à son débit une lourdeur parfois fatigante dans les scènes qui réclament de la chaleur et de l'action. M^{me} Gabrielle Palyard est froidement correcte, — est-ce assez pour un premier rôle de comédie ?

G. LAURENT.

CONCERT BELLECOUR

TOUS LES SOIRS

Orchestre de 60 musiciens sous la direction de M. MANGIN

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

Lyon.— Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ.

SIROP PECTORAL

contre les Irritations

Préparé par
VIAL, Pharmacien, à Vaise

Cette préparation n'est pas un Sirop simplement pectoral et adouçissant comme il en existe beaucoup, mais il joint à ces avantages celui de fortifier le tempérament et d'opérer la résolution des irritations ou inflammations, c'est-à-dire de ramener à leur état naturel, ou de santé, les organes irrités ou enflammés. Ce n'est plus à titre d'essai que je le recommande, depuis longtemps les faits sont constatés.

Voici le nom des maladies qui ont été guéries plus promptement que par les moyens ordinaires (1), avec l'usage de ce Sirop dont l'emploi est déjà considérable dans toutes les classes de la Société.

Irritation de la Poitrine, de l'Estomac et des Intestins, Tox sèches (d'irritation), Rhumes, Grippe, Catarrhes, Bronchites, Coqueluche, Maux de gorge, Enrouements, Maux d'estomac, Epuisement et débâlement de cet organe, quelle que soit la cause qui l'a produit; Gastrite, Gastro-Entérite, Diarrhées, Dysenteries et les Coliques qui en sont le résultat.

Il rafraîchit le sang; sous ce rapport, il convient aux personnes qui ont des boutons, rougeurs ou démangeaisons.

Beaucoup de remèdes pris inconsidérément irritent, échauffent ou ruinent le tempérament. Ce Sirop, au contraire, calme, rafraîchit et fortifie; on voit que son usage ne peut faire que du bien et jamais de mal.

L'emploi de ce Sirop, qui est d'un goût agréable, est des plus commodes; dans le plus grand nombre des cas, il suffit de le prendre alternativement pur, et avec de l'eau bien chaude, comme une boisson; il ne contrarie en rien le régime des malades.

Je dois ajouter encore que les personnes chez qui ces maladies se compliquent d'une accumulation de bile ou de glaires dans l'estomac, — ce que l'on reconnaît quand la langue se recouvre d'un enduit blanc ou jaunâtre, lorsqu'on a peu d'appétit, la bouche amère ou pâteuse, des envies de vomir, même des vomissements de ces matières, quelquefois des maux de tête, la migraine, des douleurs dans les membres; de l'oppression, etc., — seront guéries bien plus promptement, non-seulement de leurs irritations, mais encore de ces dernières affections occasionnées par la bile ou les glaires, en prenant seulement

deux ou trois purgations, à un jour d'intervalle, le matin, à jeun, après avoir fait usage, pendant un jour ou deux, du Sirop.

Ce Sirop ne contenant aucun principe dangereux peut être donné en toute sécurité. Il est simplement composé d'espèces pectorales, comme l'indique le Codex, et ne diffère de ce dernier que par son mode de préparation.

Le flacon : 3 fr.; le demi-flacon : 1 fr. 80.

Le Dépôt à Lyon se trouve : Pharmacie **VIAL**, grande rue de Vaise, 41, et dans les principales officines; à Saint-Etienne, chez **CHEVRET**, pharmacien, 29, rue de la Ville.

(1) Un flacon et même un demi-flacon de ce Sirop ont souvent suffi pour guérir les toux les plus fâcheuses, même avec douleur de poitrine, surtout lorsque ces affections sont récentes.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins **M^{ME} DUPORT** Discretion

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)

UNE DAME SEULE

offre le logement à une honnête ouvrière. Prix modérés. — Ecrire sous le n° 298, à l'agence de publicité, 14, rue Confort.

Eaux Minérales

Toutes les FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES
Pharmacie des Célestins, 5, place des Célestins
Produits au Gluten pour les Diabétiques

HYGIÈNE

La liqueur le **MONT-LÉ-PINE** est la plus hygiénique; prise avec de l'eau, elle constitue la boisson la plus agréable pendant les chaleurs. La demander dans les principales maisons.

Avis aux Invalides (Voir aux annonces)

ON TROUVE

A L'AGENCE DE PUBLICITÉ FOURNIER
LYON — Rue Confort, 14 — LYON
Une collection très variée de

LITHOCHROMIES

pour cartes-adresse, de diverses dimensions, dont les prix varient de 16 à 35 fr. le mille. — L'Agence se charge sans frais de faire reproduire au verso l'adresse des Maisons de commerce qui en manifesteraient l'intention.

EN VENTE

Dans les Bureaux du **PASSE-TEMPS**
14, rue Confort, 14
et chez les principaux Libraires
LA

GALERIE ARTISTIQUE LYONNAISE

Ferme un magnifique Album

contenant
20 BIOGRAPHIES
Ornées de Photographies
Prix : 10 FRANCS

INSECTICIDE FOUROYANT

Destruction infaillible des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc. : E. GALZY, fabricant, 28, rue Bugeaud, à Lyon.
Le kilogr., 12 fr.; 100 gr. p. poste, 1 fr. 95.

EN VENTE LE PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER A LYON

12^{ème} année 1878 12^{ème} année

RENSEIGNEMENTS SUR LES ADMINISTRATIONS PRÉCIS HISTORIQUES, MONUMENTS, PROMENADES, EXCURSIONS AVEC PLAN DE LYON

NOMENCLATURE DES RUES avec leur tenant et aboutissant
TARIF DES VOITURES DE PLACE

INDICATEUR

DU SERVICE DES OMNIBUS DE LYON ET DE LA DANLIEUX ET DES VOITURES EXTRA-MURS DES CHEMINS DE FER
NOMS ET ADRESSE DES COMMISSIONNAIRES VOITURIERS ET LOCALITÉS
DESSERTS, DATES ET JOURS DES DÉPARTS

Prix 50 c. chez les libraires et march. de journaux et à l'Agence de Publicité V. FOURNIER, 14, r. Confort

EN VENTE chez les libraires

LE PASSE-TEMPS

Journal paraissant tous les dimanches

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS
MUSIQUE, BIOGRAPHIES, NOUVELLES

Administration et rédaction :
14, rue Confort, à Lyon
15 centimes le numéro

ABONNEMENTS : Un an, 7 fr. — Six mois, 4 francs. Trois mois, 2 francs

AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, Lyon

INSERTIONS DANS TOUS LES JOURNAUX

RÉGIE

Français et Etrangers

FERMAGE

Agent exclusif des principaux Journaux de la Suisse pour les départements du Midi, de l'Est et d'une partie du centre de la France

CHAPELLERIE

Maison RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80. LYON

Cette Maison a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'à l'occasion des fêtes et de la saison d'été, elle vient de recevoir des assortiments variés d'articles de tous genres, dans d'excellentes conditions. Comme par le passé, ses achats lui permettent de vendre à des prix qu'il est impossible de trouver ailleurs, de la marchandise fraîche et à la dernière mode.

Mise en vente d'assortiments considérables de **Chapeaux de paille**, pour hommes, dames et enfants.

— ARTICLE UNIQUE : MANILLE depuis 4 fr. 50 —
PRIX-FIXES

L'ART D'AUGMENTER SA FORTUNE

PAR DE BONNS PLACEMENTS

Beau volume in-8, donné GRATUITEMENT en prime aux abonnés du

4 MONITEUR de la BANQUE & de la BOURSE
Journal financier hebdomadaire fr. 1
par an 7. RUE LAFAYETTE, 7, PARIS 3 mois

L'abonnement d'essai (3 mois) donne droit à la prime

DISCRETION, INFALLIBILITÉ, ÉCONOMIE

Guérissez les maladies secrètes par les **PILULES spécifiques VICTOR TREILLE**, sans tisane, sans injection, ni copahu, ni mercure. — 5 fr. le flacon (généralement 1 fl. suffit). — A Lyon, pharmacies du *Serpent*, Santena, Bertrand, Molaton, Albin-Meunier (à la Croix-Roussse); — St-Etienne, Victor TREILLE.

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.

NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par

la **Poudre Antinéuralgique de G. Langlade**

DRAGÉES MEYNET

Cent Dragées, 3 fr. Plus efficace que l'huile. — Ni dégoût, ni renvois.

BISEUIT MEYNET, purgatif. — Agréable à prendre et d'un effet certain, la purge, 75. — **Anti-Migraine MEYNET**, la boîte 4 fr. Contre Migraines, Néuralgies. Paris, Ph^{ie} MEYNET, rue d'Amsterdam, 31

INJECTION BARP

VRAIE INFALLIBLE
Pour les fleurs blanches des femmes, 2 fr. le double flacon.

Guérison instantanée, radicale, des maladies secrètes les plus invétérées. Prix : 4 fr. 136, cours Lafayette, Lyon.

TOPIQUE BERTRAND AINÉ

Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 8 juillet 1854. (Quarante ans de succès). — **Infailible** contre les douleurs rhumatismales, les néuralgies, sciatiques, congestions cérébrales, ophthalmies, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — *Peu de maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application.* — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'**Extrait-Autorifère-Iodé**. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — *Franco par timbres ou mandats.* — **AVIS.** Se méfier des imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et Pusineci-contre.

DEMANDE

Un homme marié, âgé de 30 ans, au courant du commerce, désire trouver un emploi de comptable. — Teneur de livres ou, enfin, n'importe quel emploi pour lequel il a de bonnes références. — S'adresser à l'Imprimerie Générale du Rhône, 14, rue Belle-Cordière.

CAPSULES

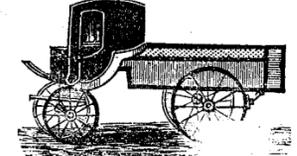
dragées, 4 fr. Boîte rouge de 50 (triangulaire), 5 fr. — S'adresser par l'Injection du docteur RIGAUD, 21, rue de la République, 50 c. le flacon guérissent en 3 jours, et sans récidive. — Dépôt pharm. LÉCORAN, 44, r. Bourbon, Lyon. — Envoi franco.

A TOUT LE MONDE

J'envoie gratis sur demande affranchie, l'indication avec preuves à l'appui, d'une formule infailible pour guérir les écoulements récents et invétérés. **EYMIN**, Vienne Isère

POMPES FUNÈBRES

Rue de Vauban, 10-12
Bureaux : pl. du Pont, 13, pl. du Petit-College, 1 (5^e arrond.)



Cercueils en tous genres, Lettres de décès, Transports par voitures et corbillards

ALLEVARD-LES-BAINS (Isère)

Eaux sulfureuses. Saison du 20 mai. Phthisie, laryngites, bronchites, aphonie, catarrhes, asthmes, scorbut, leucorrhée maladies des os et de la peau. — Bons hôtels, théâtre, télégraphe, belle église, temple, promenades. — Notices médicales gratuites. — M. **Marius PORTE**, directeur.

DRAGÉES, ÉLIXIR & SIROP DE Fer du Dr Rabuteau

Lauréat de l'Institut de France.

Les nombreuses études faites par les savants les plus distingués de notre époque, ont démontré que les préparations de Fer du Dr Rabuteau sont supérieures à tous les autres ferrugineux pour le traitement des maladies suivantes : Chlorose, Anémie, Pâles couleurs, Pertes, Débilité, Epuisement, Convalescence, Faiblesse des Enfants et toutes les maladies causées par l'appauvrissement du sang.

DRAGÉES DU DR RABUTEAU : Elles ne noircissent pas les dents et sont digérées par les estomacs les plus faibles sans produire de Constipation : 2 Dragées matin et soir au repas. Le fl. 3 Fr.
ÉLIXIR DU DR RABUTEAU : Recommandé aux personnes dont les fonctions digestives ont besoin d'être rétablies. Un verre à liqueur matin et soir après le repas. Le fl. 5 Fr.
SIROP DU DR RABUTEAU : Spécialement destiné aux enfants. Le fl. 3 Fr.

Le traitement ferrugineux par les Dragées Rabuteau est très-économique; il n'occasionne qu'une minime dépense d'environ 10 Centimes par jour. On peut se procurer le Fer Rabuteau par l'entremise de tous les Pharmaciens. Se défier des Contrefaçons, et sur les flacons de Fer du Dr Rabuteau, exiger comme garantie, la Marque de Fabrique (déposée) portant la signature de Clin & Co et la Médaille du Prix-Montyon.

PLUS DE GASTRITES

Guérison en 12 jours des gastrites les plus rebelles, par l'emploi de l'**ANTI-GASTRALGIE GOMMET**. Le même produit guérit les dérangements de matrice. Le flacon, 5 fr. (Voir la Notice.)

Dépôt central chez M. Macary, pharmacien prépar. place Morand, 12, Lyon. Dans la même pharmacie, **ÉLIXIR GOMMET**, le plus puissant des dépuratifs et purgatifs connus. — Flacon : 3 fr.

AVIS AUX INVALIDES

PAR SUITE D'INFIRMITÉS CHRONIQUES OU ACCIDENTELLES

Fabrique et réparations de béquilles et jambes de bois, gros détail, exportation. Ventes, achats, échanges et location de béquilles (devenues inutiles après guérison). — **Quinson**, tourneur, rue Bodin, 1, et place Bellevue, 8. Renseignements par carte postale ou lettre affranchie et avec l'intervention de MM. les Médecins.

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de **Salsepareille QUETAINÉ** guérit toutes les Maladies contagieuses; Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Gouttes, Rhumatismes, toutes les acrétes des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.

A Lyon, à la pharm. **Ph. QUET**, rue de la Préfecture, 5.

Abonnements sans frais AUX Publications Périodiques
AGENCE V. FOURNIER
14, rue Confort, Lyon, 14

AUX MÉDAILLES

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon
MAGASINS DE MAISON

CHAUSSURES les plus vastes de France
J.-C. SIMIAN Fabricant

PRIX-FIXE Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants
Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 12, près l'église

INJECTION

Dépôt : Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.

FARINE MEXICAINE

C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la **Farine Mexicaine** du docteur Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir : les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épuisement prématuré. S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100,000 malades guéris le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer. La **Farine Mexicaine** se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur **M. R. Barlerin**, pharmacien-chimiste, Lyon, pharm. *Farley*, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.

Mêmes maisons : Café **Barlerin** hygiénique de santé, stomacique et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 3 francs.